Les Animaux malades de la peste *- Fable de Jean de La Fontaine*

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'**Achéron** [1],
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le **soutien d'une mourante vie** [2] ;
Nul **mets** [3] n'excitait leur envie ;
Ni Loups ni Renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie.
Les Tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour, **partant plus de joie** [4].
Le Lion tint conseil, et dit : Mes chers amis,
Je crois que le Ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune ;
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste **courroux** [5],
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en **de tels accidents** [6]
On fait de pareils **dévouements** [7] :
Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? **Nulle offense** [8] :
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :
Car on doit souhaiter selon toute justice
Que le plus coupable périsse.

- Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
Et bien, manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes Seigneur
En les croquant beaucoup d'honneur.
Et quant au Berger l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un **chimérique** [9] empire.
Ainsi dit le Renard, et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,
Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples **mâtins** [10],
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'Ane vint à son tour et dit : J'ai souvenance
Qu'en un **pré de Moines** [11] passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense
Quelque diable aussi me poussant,
Je **tondis de ce pré la largeur de ma langue** [12].
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria **haro sur le baudet** [13].
Un Loup quelque peu **clerc** [14] prouva par sa **harangue** [15]
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa **peccadille** [16] fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
Rien que la mort n'était capable
D'**expier** [17] son forfait : on le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

[1] Dans la mythologie grecque, l'Achéron est un fleuve des Enfers.
[2] Rechercher à se nourrir.
[3] Nourriture.
[4] Partant signifie 'par conséquent'. Cela signifie qu'il n'y avait plus de joie en raison de l'absence d'amour.
[5] Colère violente, fureur.
[6] Dans de telles situations, de tels événements imprévus.
[7] Sacrifices, actions où l'on s'offre pour le bien commun.
[8] Aucune faute, aucun mal.
[9] Imaginaire.
[10] Chiens de garde (troupeau ou basse-cour).
[11] Un champ appartenant à un monastère.
[12] Tondre, dans ce contexte, signifie 'manger de l'herbe'. La largeur de la langue se réfère à la quantité d'herbe mangée, cela pourrait être traduit par une bouchée.
[13] Crier haro signifie manifester son indignation, dénoncer ou accuser. Le baudet est un âne.
[14] Personne de justice ou gens d'Église.
[15] Discours solennel prononcé devant un auditoire.
[16] Faute sans gravité, erreur bénigne.
[17] Subir un châtiment.